

N° 99

Prix 1 fr 20

Belgique 1 fr. 50



— *C'est une condition très étrange...*

(p. 3141).

C. I.

LIVRAISON 399



Pendant qu'il attendait la réponse, il se mit à parler calmement à Lepinski :

— Je vais parler tout de suite avec le commissaire de police, et l'affaire sera arrangée.

— Vous n'allez pas faire cela !... s'écria Lepinski qui parvint à lui arracher le récepteur et à le déposer à sa place sur l'appareil.

Puis il ajouta :

— Je suis décidé à vous donner cet argent.

— Comment ?

Dubois le regarda d'un ceil plein de méfiance... il ne pouvait croire à une si bonne nouvelle.

— Nous allons aller ensemble à la banque et je vous donnerai l'argent là-bas.

— Bien !... Je suis d'accord. Mais je vous préviens que si vous voulez me rouler, vous le paierez cher... J'ai trop d'expérience pour me fier à vous.

Lepinski fit de la main un geste méprisant.

— Voulez-vous me laisser seul pendant un instant, je dois m'habiller... Je vous rejoindrai dans le salon dans deux minutes.

— Habillez-vous en ma présence, cela ne me gêne pas, et je serai plus tranquille.

— Quelle insistance insupportable ! murmura Lepinski en grinçant des dents.

Il s'habilla et suivi de Dubois il quitta la maison.

Ils prirent une voiture et allèrent à la banque, qui se trouvait dans la Potsdamerstrasse.

Une demi-heure plus tard Dubois glissait trois mille marks dans un portefeuille, qu'il avait acheté pour l'occasion.

— C'est du vol ! dit Lepinski, qui l'avait accompagné dans la rue.

Il rageait et aurait volontiers étranglé Dubois.

Celui-ci restait calme et haussait les épaules en souriant :

— On m'a volé également. Et non seulement, on m'a pris tout ce que je possédais, je suis encore tombé malade et j'aurais besoin de beaucoup de temps et d'argent pour guérir. Je ne crois pas que vous ayez payé tout cela trop cher, mon ami.

Il tendit la main à Lepinski, mais celui-ci la refusa.

— Vous avez tort, mon cher, dit Dubois d'un ton glacial, vous devriez savoir qu'il ne vaut jamais rien de se faire un ennemi de quelqu'un qui vous connaît bien. Je pourrais me venger un jour de cette minute.

Il ôta son chapeau, salua Lepinski cérémonieusement et lui tourna le dos.

La réussite de ce plan, qu'il avait inventé lorsqu'il se trouvait malade dans la cabane des paysans, l'encourageait à agir. Mais ceci n'en était que la première partie; il fallait, maintenant, s'occuper de la seconde.

Il se frotta les mains et sourit; il était presque sûr de son succès.

Il se rendit dans un quartier excentrique non loin du Schlesischer Bahnhof où il prit une petite chambre dans un hôtel de second ordre. Il paya d'avance et avisa le portier qu'il ne resterait que jusqu'au soir.

On lui présenta néanmoins le livre de l'hôtel, où il s'inscrivit sous le nom de Leo Weiss.

Lorsque le portier eut quitté la chambre, Dubois s'installa devant la table, sortit d'un sous-main quelques feuilles de papier à lettres, et se mit à écrire un article, dont le titre était :

« *C'est ainsi que la France traite ses espions...* »

« *Mademoiselle Nabot a été envoyée au Caucase...* »

« *Les découvertes sensationnelles dans l'affaire Dreyfus...* »

Lorsqu'il eut fini son travail, il en fit une copie, mit chacune des copies dans une enveloppe qu'il ferma soigneusement et écrivit une adresse sur l'une d'elles.

Puis il quitta l'hôtel pour se rendre à la rédaction du journal.

Il demanda le rédacteur en chef, disant qu'il avait à lui faire une communication urgente et d'une extrême importance.

On le reçut tout desuite.

— Je viens vous proposer un article très intéressant, que je vous donnerai gratuitement, dit-il, en s'installant en face du rédacteur en chef. Mais j'ai une condition à poser, dans le cas où vous accepteriez de publier l'article. C'est de ne pas lire cet article, avant que je ne vous ai donné la permission de le faire. Etes-vous d'accord ?

Le rédacteur secoua la tête :

— C'est une condition bien étrange... Mais de quoi s'agit-il ? Je ne peux rien vous promettre, avant de savoir de quel sujet traite votre article.

— Il s'agit de révélations sur les événements politiques en France...

— Mais, monsieur... je suppose que vos révélations sont très intéressantes, mais je devrais tout de même, avant d'accepter l'article, le lire. Je ne pourrais pas me décider autrement.

— Naturellement... vous le lirez. Je veux seulement que vous ne le lisiez pas maintenant, mais lorsque je vous le dirai. Cela se décidera en une quinzaine, peut-être même avant. Je rentre aujourd'hui même à Paris, où j'ai à faire. L'article dépend du succès que j'aurais là-bas et je vous ferais signe immédiatement. La publication de cet article dépend tout à fait de mon voyage à Paris et des résultats que j'obtiendrai.

— C'est une histoire bien compliquée, dit le rédacteur en souriant.

— Mais, pas du tout. Ecoutez-moi bien. Je vous laisse mon adresse à Paris et l'argent pour m'envoyer

cette lettre, si je vous le demandais. Si vous n'avez pas de nouvelles de moi dans deux semaines, vous aurez la bonté de lire cet article et de le donner à imprimer. Naturellement, seulement, si vous croyez le pouvoir faire sans avoir des ennuis.

Le rédacteur secoua la tête :

— Je ne puis pas faire cela, monsieur, c'est trop compliqué.

— Comprenez-moi donc. Je ne gagne rien à cette affaire. Tout l'avantage est pour votre journal, qui aurait une vente incroyable, le jour où cet article paraîtrait. Il sera sensationnel et vous serez le premier à le publier. Vous ne risquez rien, tous les faits, que je dévoile dans cet article, peuvent être prouvés. Et je serais prêt à vous livrer une série de reportages qui vous instruiraient sur les aventures fantastiques d'une jeune française, qui partit comme agent politique en Russie, et qui dévoileraient aussi sa fin tragique. C'est un reportage sensationnel et une affaire excellente pour votre journal.

Le rédacteur commençait à s'intéresser.

— On pourrait peut-être l'envisager tout de même. Nous nous intéressons à des articles de ce genre. Mais donnez-moi quelques renseignements sur le contenu de l'article que vous m'avez apporté aujourd'hui; cela m'intéresse énormément.

Dubois réfléchit un peu, puis il dit :

— L'article en question traite de l'affaire Dreyfus, mais, malheureusement, je dois refuser de vous donner des détails; il m'est impossible de vous en dire plus pour le moment.

— Si je vous ai bien compris, vous tenez à laisser votre article ici à la rédaction, car vous le croyez ici en sûreté. Si cela vous fait plaisir, vous pouvez le laisser, nous avons tant de manuscrits dans nos bureaux, qu'il

nous est bien égal d'en avoir un de plus. Si vous m'écrivez de Paris, que vous ne voulez pas publier l'article, je vous le rendrai, sans l'avoir lu, vous pouvez être tranquille. Si vous ne m'écrivez pas d'ici deux semaines, je lirais le manuscrit, comme vous me l'avez dit et je le ferais imprimer, si cela me semble bon. Toutefois, je ne puis pour le moment vous dire si cet article paraîtra ou non, cela dépendra de mon opinion...

— Très bien, vous m'avez compris... Je vous remercie de votre complaisance et je vous prie de me faire un reçu de cet article. Si vous permettez, je vais vous le dicter :

« Monsieur Dubois a déposé aujourd'hui un manuscrit dans nos bureaux, qui porte le titre : « Ainsi la France traite ses espions. Mademoiselle Nabot, agent politique, est envoyée au Caucase. Révélations sensationnelles sur l'affaire Dreyfus ». Monsieur Dubois nous préviendra d'ici deux semaines, s'il désire retirer cet article sans qu'il soit publié. Si nous ne recevons aucune nouvelle de Monsieur Dubois, nous avons le droit de le publier, si bon nous semble ».

Le rédacteur s'arrêta un moment et dit, après une hésitation visible :

— Excusez-moi, mais cette affaire me paraît assez incompréhensible.

— Mais tout est très clair !... Vous ne risquez absolument rien en publiant ce manuscrit.

— Je n'en suis pas tellement sûr, monsieur !

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Et puis, vous savez très bien, que cela ne peut rien vous faire, d'avoir cet article dans votre tiroir. Vous n'allez pas l'imprimer, sans l'avoir lu et même après si vous le faites, personne ne vous y forcera. Ne soyez donc pas si méfiant.

Il rit de bon cœur.

Le rédacteur haussa les épaules, Dubois n'avait pas l'air d'un personnage suspect.

— Bien !... nous arrangerons l'affaire comme convenu.

— Votre journal aime bien à dévoiler des affaires sensationnelles et un peu scandaleuses, dit Dubois en souriant.

— Vous vous trompez complètement sur le genre du journal, monsieur, fit observer le rédacteur offensé.

Dubois vit qu'il avait fait une gaffe.

Il s'empressa de s'excuser :

— Pardon !... vous m'avez mal compris ! je ne voulais pas vous offenser. Je connais la réputation de votre journal et je ne serais pas venu ici, si je n'avais pas su, que je pouvais m'adresser à vous en toute confiance.

Le rédacteur lui tendit le reçu et Dubois le mit soigneusement dans son portefeuille.

— C'est entendu !... nous attendrons de vos nouvelles...

— Je vous remercie, monsieur.

Il s'inclina et tendit la main au rédacteur.

Du journal, Dubois se rendit dans un restaurant, où il s'offrit un dîner splendide.

Il aurait bien voulu se reposer pendant quelques heures de tout le travail de la matinée, mais le temps pressait et il ne fallait pas perdre un instant... Il avait encore beaucoup à faire à Berlin.

Et son train pour Paris partait à sept heures du soir.

Dubois pensait qu'il vaudrait mieux utiliser les heures de l'après-midi pour faire quelques courses importantes.

Il voulait s'acheter divers vêtements et la somme qu'il avait dans sa poche lui donnait un sentiment de sécurité et d'assurance.

Il avait abandonné à la frontière les vieux habits que Pollowitsch lui avait procuré et il les avait échangés contre un complet qui lui allait très bien.

Mais il lui fallait plusieurs vêtements de rechange et Dubois décida d'utiliser une partie de la somme qu'il avait soutiré à de Lepinski pour s'acheter des habits chics et élégants.

Il fit un signe au garçon, paya sa note et fit appeler une voiture.

Puis il se rendit dans le magasin « Prince of Wales », où il acheta tout ce dont il avait besoin.

Chez Madler, dans la Leipzigerstrasse, il commanda une valise extrêmement luxueuse et se la fit envoyer à son hôtel.

Il avait rapporté les vêtements avec lui et se changea rapidement, il emplit la valise avec les vieux habits car la douane ne lui laisserait passer les vêtements neufs que s'il les portait.

— Je me sens de nouveau un être humain, murmura-t-il en se regardant dans la glace de la grande armoire, rien ne déprime autant que de porter de vieux habits mal coupés. Les gens de l'Etat-Major seront bien étonnés de me voir si élégant... ils m'ont toujours méprisés à cause de ma pauvreté, maintenant, ils ne pourront plus rien me reprocher. Avant, ils s'étonnaient toujours que j'ose me montrer parmi eux aussi mal vêtus et ils m'auraient volontiers ignoré... Nous allons bien voir, comment ils réagiront maintenant !

Il sourit à son image et se mit à siffler la mélodie d'une valse, qu'il avait entendu au restaurant...

» Il faut être galant...

» Il faut avoir du tempérament... »

Mais, après quelques mesures, il s'arrêta soudain et une expression pensive passa sur son visage.

Une peur, une incertitude l'envahissait et lui ôtait tout courage.

— Peut-être vaudrait-il mieux rester ici et me contenter du résultat que j'ai obtenu avec Lepinski, se dit-il, hésitant.

Il commença à arpenter la chambre à grands pas.

— Dieu sait, monologuait-il, comment cette affaire se terminera à Paris ? Et si l'on m'arrête et qu'on m'enferme en prison ? Je ne sais pas du tout ce qu'est devenu Amy, et si, par hasard, elle était rentrée en France, je n'aurais qu'à me débiter au plus vite... C'est courir un très grand risque, que de retourner dans une ville, dont on a été déjà expulsé une fois... Je ne sais vraiment pas, s'il est bien prudent de le faire.

Il réfléchit quelques instants, imaginant tout ce qui pourrait arriver à Paris.

Mais, enfin, il se décida brusquement à partir à tout prix. L'idée d'une faillite de ses plans lui était insupportable, il l'avait éloignée de force.

— Ils ne peuvent rien me faire, non, non.... murmura-t-il... Je les tiens tous ! et ils se garderont bien de m'attaquer...

## CHAPITRE CDXXIV

### JOURNEES ANXIEUSES

Lucie ne quittait pas son mari un seul instant.

Elle avait cru que ses forces étaient à leur fin, que cette lutte terrible, pendant de longues années qu'avait duré leur séparation, l'avait entièrement épuisée.

Mais, maintenant, qu'il s'agissait de soigner son mari, elle se sentait tout-à-coup forte et résistante.

Elle refusait toute aide et se montrait à lui, toujours souriante toujours gaie, et apparemment insouciante.

La faiblesse lui était inconnue, et malgré toute la fatigue du jour, elle s'endormait rarement la nuit, elle écoutait anxieusement la respiration de son mari.

Elle ne voulait pas lui montrer combien elle était inquiète et elle lui parlait sans cesse de sa prochaine guérison et de son retour à la maison.

Elle n'avait qu'un seul désir : sauver la vie d'Alfred et elle suivait à la lettre toutes les recommandations des médecins.

— Si quelqu'un pouvait le sauver, c'est vous, madame, lui avait dit le médecin ; la maladie de votre mari, n'est pas seulement physique. elle est aussi morale. Vous pouvez le consoler et lui donner l'envie de vivre... vous pouvez lui rendre le bonheur, dont il a tant besoin pour guérir !

Lorsque Alfred sortit des rêves fiévreux, pendant lesquels il se voyait toujours à l'île du Diable, il la trouva à son côté, toujours souriante, toujours prête à lui parler d'un avenir heureux, un reflet de ce bonheur se montra sur son visage amaigri et triste et il essaya de sourire. La présence de sa femme le soulageait et lui donnait de l'espoir.

Il ne lâchait plus les mains de Lucie.

— Laisse-moi tes mains, disait-il, ce n'est que lorsque je les tiens, que je crois que tout n'est pas un rêve, que je ne me réveillerai pas dans la petite cabane de l'île du Diable, que je ne verrai plus ce paysage triste et désespérant, qui m'entourait là-bas. Si je tiens tes mains dans les miennes, je sais que tu es près de moi, que Dieu a entendu mes ardentes prières et que nous resterons désormais ensemble.

Lucie se blottit contre son épaule et murmura :

— Je suis tout près de toi, mon amour, et aucune force de la terre ne nous séparera plus ! N'aie pas peur je ne te quitterai pas et bientôt nous rentrerons chez nous avec les enfants.

— Nous l'avons déjà cru une fois, Lucie et on nous a de nouveau séparés... Les hommes sont trop cruels... Ils ne demandent pas si l'on souffre ; notre douleur ne les touche pas. Et souvent ils éprouvent une véritable joie à détruire le bonheur des autres, ils se réjouissent de leurs peines.

— Ne pense pas à cela Alfred... Tout est fini maintenant, ni le malheur, ni les souffrances ne peuvent plus nous atteindre ; l'avenir nous attend, un avenir ensoleillé par notre amour ; je crois fermement en l'avenir.

— J'espère... mais je n'ose pas encore croire, cela me semble tellement inouï de pouvoir tenir tes mains dans les miennes, d'entendre ta voix me parler.

— Il faut croire, Alfred ; tu dois puiser ta force

dans cette croyance, tu dois surmonter cette fièvre, qui t'affaiblit trop. Pense toujours que tu dois guérir, afin que la révision du procès puisse avoir lieu, afin que tu sois enfin libre et que l'honneur te soit rendu...

— Oui, Lucie, tu as raison, je veux guérir...

Elle l'embrassa tendrement et caressa son visage pâle et maigre. Son cœur se serra en le contemplant dans son lit et elle aurait voulu éclater en sanglots. Quel soulagement que de pouvoir pleurer !.. Mais elle était forcée de retenir ses larmes.

Elle souriait ; mais son cœur saignait.

Et elle continuait à l'égayer, à lui parler des enfants et de victoire prochaine.

Lorsque Mathieu venait demander des nouvelles du malade, elle ne pouvait lui cacher son désespoir.

Laissant Dreyfus aux soins d'un infirmier, elle sortait un moment et allait pleurer près de Mathieu.

Elle s'accrochait à lui, espérant qu'il lui donnerait de nouvelles forces. Ses plaintes le touchaient profondément et il essayait de la consoler.

Mais Lucie se désespérait.

— J'ai si peur, Mathieu, si peur de le perdre, maintenant qu'il est revenu près de nous... j'ai un triste sentiment.

Mathieu caressait son visage inondé de larmes ; il voulait la calmer et murmurait doucement :

— Sois courageuse, Lucie ; cela ne durera plus longtemps... Cette dernière épreuve est dure, mais je suis sûr qu'Alfred guérira et tu as besoin de toutes tes forces pour le soigner ; ne te désespère pas en vain.

— Je m'efforce de ne rien lui montrer, Mathieu, j'emploie mes dernières forces, pour dissimuler ma peur et mon inquiétude. Alfred ne sait pas par quelles angoisses je passe ; je lui souris et je cache mes larmes ; je parle sans cesse de l'heureux avenir, qui nous attend,

des enfants, qui s'impatientent de le revoir.. et du procès, que nous allons gagner.

Mais je voudrais pouvoir crier de douleur ; je voudrais souvent lui dire, que je mens, que rien de ce que je lui raconte n'est vrai, que je ne crois pas à l'avenir que je sens qu'il va mourir...

— Lucie, tu devrais te reposer pendant quelques jours, tu tomberas malade, toi aussi.. Tu veilles toutes les nuits et tu ne dors même pas dans la journée, cela ne peut continuer ainsi.

Ahurie, la jeune femme regarda son beau-frère.

— Tu veux dire que je dois permettre à des étrangers de soigner Alfred ? Des gens qu'il ne connaît pas et qui ne s'intéressent pas à lui ? Comment peux-tu croire, un instant seulement, que je ferais une pareille chose ?

— Mais, pour un jour seulement, Lucie, pour quelques heures, rien ne lui arrivera, et tu auras plus de forces quand tu reviendras. Réfléchis un peu, et regarde-toi une fois dans la glace, tu as l'air d'un spectre !

Elle secoua la tête :

— Non, non, je ne le quitterai pas..... Les médecins me l'ont bien dit.. si quelqu'un peut le sauver, c'est moi. Et tu me demandes de le quitter, même pour une heure. Il a besoin de calme et de repos. Lorsque je suis près de lui, il est tranquille.. Lorsqu'il sait, que je suis à côté de son lit, il s'endort, il tient ma main dans la sienne et la fièvre, qui le dévore, baisse. Il cesse de délirer, et sourit même dans son sommeil, comme un enfant. Les médecins m'ont dit, que le sommeil est le meilleur remède pour lui, et il m'est impossible de le quitter ; ne me demande pas cela...

— Je le crois Lucie, mais je vois aussi le danger.. ta santé ne résistera pas à cette épreuve ; lorsqu'Alfred sera guéri, tu tomberas malade à ton tour.

— Non, Mathieu, dès qu'il sera sauvé, rien ne pourra plus m'arriver !

Elle soupira et ajouta d'un air soucieux :

— Dieu veuille, que la crise soit bientôt passée.

— Nous prions tous pour cela, Lucie ; les enfants ont tellement changé depuis qu'ils ont revu leur père, ils sont devenus sages et ne s'intéressent plus à leurs jouets... Ils parlent sans cesse du retour d'Alfred et parlent de le soigner et de le gâter. Pierre demande quand son papa portera de nouveau l'uniforme, car les vêtements noirs ne lui plaisent pas du tout... Alfred aura une grande poie quand il pourra bavarder de nouveau avec les enfants.

Les yeux de Lucie s'étaient remplis de larmes qu'elle essayait en vain de dissimuler.

— Je souhaite tant que mes petits chéris aient raison et que leurs prières soient exaucées. Mais, hélas pour le moment, nous sommes encore loin de notre but, Mathieu, et j'ai bien peur, que nous n'y arrivions trop tard.

— Chasse ces pensées, Lucie ; tu as assez à faire pour soigner Alfred et lui remonter le courage. Efforce-toi d'écarter tous les soucis concernant l'avenir.

— Je n'y peux rien, Mathieu, mes pensées vont et viennent comme elles veulent. Je peux faire n'importe quoi, elles sont là et m'empoisonnent la vie. Je donnerais tout pour pouvoir les écarter.

— Mais tout va aussi bien que possible, Lucie.... Laborie et Demange sont convaincus de l'innocence d'Alfred et ils m'ont dit hier encore, qu'il sera facile d'établir sa parfaite innocence devant tout le monde.

— S'il avait au moins la force de parler lui-même avec ses avocats ; il serait mieux placé que nous pour leur expliquer ce qu'il a souffert. Mais ce n'est que maintenant que les conséquences de son séjour au bagne se font sentir... la bonne nourriture, les meilleurs soins et

un entourage plus humain, ont précipité ce choc nerveux, qui devait venir... Le fait de dormir dans un lit et d'être mieux traité, l'a complètement bouleversé ; ses nerfs n'ont pas résisté à ce subit changement. Il lui faudra bien du temps pour s'acclimater et reprendre goût à la vie normale...

— C'est naturel, Lucie, il fallait compter avec cette réaction. Elle passera et vous oublierez tout lorsque vous jouirez du bonheur d'être enfin réunis. Ne t'impatiente pas, Lucie. Les consolations de son beau-frère donnèrent à la jeune femme de nouvelles forces ; elle se disait que Mathieu avait raison et que ce qui importait le plus pour le moment était de soigner son mari et de faire renaître sa confiance dans la vie. Elle retrouvait le courage de continuer à soigner son mari en lui montrant un visage souriant.

Personne ne savait que pour parvenir à cela cette femme faisait un effort surhumain.

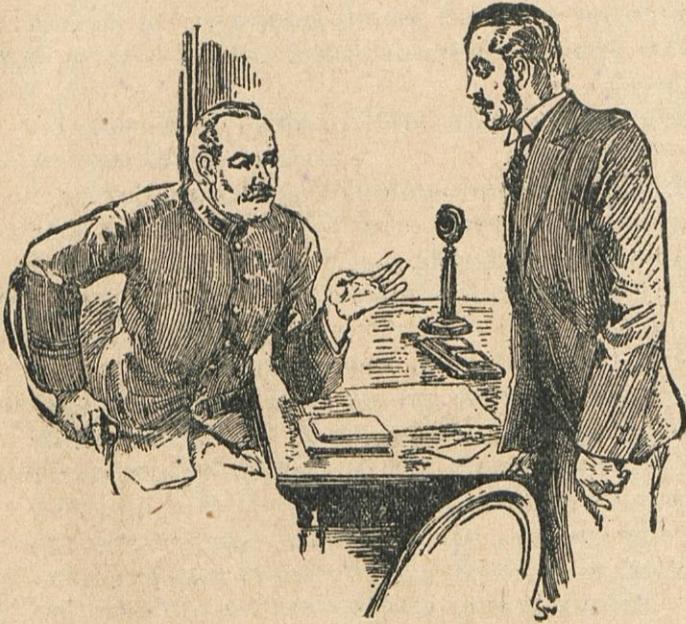
Mais elle ne pensait jamais à elle-même ; toutes ses pensées se concentraient sur l'homme aimé et malgré ses soucis et son angoisse, elle se sentait heureuse de pouvoir rester près de lui et de tenir sa main dans la sienne.

Il lui appartenait de nouveau.

Pendant ces dernières années, elle n'avait eu qu'un seul désir : celui d'être près de lui, de causer avec lui, de le caresser et de lui faire comprendre toute l'étendue de son amour, qui semblait augmenter chaque jour.

Sa plus grande douleur avait été d'être séparée de son mari, douleur à laquelle s'étaient ajoutées l'incertitude dans laquelle elle se trouvait constamment, l'attente du jugement, l'angoisse pour les mauvais traitements qu'il subissait au bague. Maintenant, malgré la maladie d'Alfred elle était plus heureuse car elle pouvait rester à son côté et le soigner.

Peut-être...



— *Que voulez-vous ? Comment osez-vous revenir à Paris.* (p. 3168).

C. I.

LIVRAISON 395



Elle s'accrochait à l'espoir qu'Alfred survivrait à cette crise.. et les médecins encourageaient cet espoir en l'assurant que sa présence aiderait le malade à surmonter son mal.

Ainsi, les jours passèrent, lentement et lourds de soucis. Un matin, enfin, Alfred se sentit mieux ; il n'avait plus la fièvre et demanda à manger.

Lucie jubilait...

Toutes les angoisses de ces derniers jours, tous les soucis pour l'avenir disparaissaient devant cette première joie.

La crise était passée Alfred allait revivre, elle pouvait espérer le voir guérir.

Une volonté de fer semblait l'animer ; elle le poussait vers la vie ; elle l'aidait à vaincre la maladie.

Lorsqu'il se sentit un peu mieux et que les médecins permirent les visites de ses amis, il demanda à Lucie de faire venir Mathieu.

— Je dois le remercier pour tout ce qu'il a fait pour moi, dit-il à Lucie, dis-lui de venir, tout de suite, j'ai hâte de lui serrer les mains et de lui dire, que je n'oublierai jamais sa fidélité et son grand courage.

Lorsque le médecin apprit que Mathieu allait venir, il essaya de décider Lucie à sortir pendant une heure : Mathieu resterait auprès de son frère. Elle devait prendre l'air et se promener un peu dans le jardin.

Mais elle secoua la tête et regarda le médecin d'un air de reproche.

— Non, docteur, ma place est ici, à côté de mon mari et je ne le quitterai pas encore. Il n'est pas assez bien, pour se passer de moi.

Le visage du médecin devint grave.

— Vous mettez votre santé en grand danger, madame... dit-il et vous le regretterez lorsque vous ne pourrez plus soigner votre mari. Si vous continuez ainsi,

vous tomberez gravement malade dans quelques jours.

— Mais je me sens très bien.

— Vous vous trompez madame... Vos nerfs sont tellement excités par tous les soucis et les malheurs que vous avez éprouvés ces derniers mois, que vous ne ressentez aucune faiblesse pour le moment... Vous ne croyez même pas être fatiguée car vous n'avez pas le temps d'y penser. Mais je vous préviens que bientôt, vous serez à bout de forces et vous aurez alors une crise dangereuse pour votre santé.

Lucie sourit.

— Je suis plus forte que vous ne croyez, docteur, ma santé est bonne.

— Vous connaissez mal votre corps, madame et vous vous trompez sur la force que vous possédez. Croyez-moi, je suis médecin et je vois plus clair que le malade lui-même. Vous avez absolument besoin de repos d'une détente des nerfs. Allez-vous promener dans le jardin, passez quelques heures à respirer l'air frais de la forêt, sortez un peu de la ville... vous êtes fatiguée de regarder les murs gris et tristes de cette prison. Dormez bien surtout, passez une bonne nuit chez vous, dans votre appartement; votre mari est maintenant hors de danger et l'infirmier veillera sur lui. Vous ne rendrez aucun service à votre mari, en vous fatiguant de la sorte... vous jouez en ce moment avec votre vie, comprenez cela. Il est de votre devoir tant comme épouse que comme mère, de ne pas tomber malade en ce moment. Suivez mon conseil, madame, je ne veux que votre bien et je m'inquiète seulement de votre santé.

Les conseils du médecin influencèrent Lucie qui jusque là ne s'était pas rendu compte de son état physique. Elle prit congé de son mari, qui lui dit également de se reposer et de suivre les conseils du docteur. Il dut la renvoyer presque de force et sur le seuil elle se re-

tourna anxieusement encore une fois, avant de sortir.

Pendant qu'elle emmenait les enfants faire une promenade en voiture dans une forêt, proche de la ville et que les petits lui posaient mille questions, Mathieu pénétrait dans la chambre de son frère.

Enfin, l'heure était venue. Ils se retrouvaient...

Alfred avait déjà quitté le lit et était assis dans un bon fauteuil avec une couverture sur les genoux.

Il tendit les deux mains à Mathieu et sourit tout joyeux en revoyant son frère.

Les deux hommes s'embrassèrent longuement ; tous deux ne pouvaient s'empêcher de pleurer, cette rencontre était trop émouvante et ils l'avaient trop longtemps attendu. Leurs larmes coulaient librement et ils se tenaient silencieusement enlacés.

Ils n'avaient pas honte de leur émotion, car ils étaient seuls et n'avaient pas besoin de cacher leurs sentiments.

Quelques minutes passèrent.

Puis Mathieu se dégagea de l'étreinte de son frère et s'assit en face de lui.

Ils se tenaient les mains et se regardèrent, muets.

Mathieu soupira lourdement... il serra la main d'Alfred et dit à voix basse :

— C'est donc ainsi, que nous devons nous revoir...

Le capitaine sourit.

— Il vaut mieux cela que rien du tout, Mathieu. Il aurait pu se faire que la révision du procès soit arrivée trop tard. Car je suis sûr que je n'aurais pas supporté beaucoup plus longtemps le climat terrible de l'île du Diable... Tu ne peux te faire une idée de la vie que je menais.

Mathieu hochla la tête :

— Quel bonheur, que tu aies eu encore assez de forces pour surmonter cette maladie et attendre notre victoire...

— Parfois, je désespérais... Je me disais qu'il était impossible de survivre à de telles tortures. Je courais dans ma cellule comme une bête sauvage, criant, essayant de briser les barres de fer de ma fenêtre, croyant devenir fou parmi ces gens sans pitié, qui me torturaient sans cesse. Jamais je n'aurais cru qu'un être humain put supporter tel martyre.

Des plaques rouges se montraient sur les joues d'Alfred, la fièvre l'avait ressaisi et Mathieu, lui posant la main sur l'épaule, dit anxieusement :

— Calme-toi, Alfred, tu pourrais nuire à ta santé en pensant à tout cela... C'est passé et tu devrais oublier maintenant. Pense que tout ira bien, que ton honneur sera sauf et que tu seras heureux avec ta famille...

— Oui, tu as raison, il faut oublier le passé... Je suis si heureux d'avoir Lucie près de moi, pour me soigner jour et nuit. Je ne puis te dire combien elle m'a manqué, combien j'ai souffert d'être séparé d'elle. Les enfants et Lucie sont tout pour moi; ils sont mon unique bonheur au monde...

— Bientôt tu seras avec eux pour toujours.

Alfred Dreyfus se pencha vers Mathieu et le regarda d'un air bien en face; puis il demanda lentement :

— Crois-tu, vraiment, que tout marche bien pour nous, Mathieu ? Dis-moi la vérité, je suis assez fort maintenant pour l'entendre.

— Oui, Alfred, tous les amis, qui ont lutté ces dernières années pour ton innocence, sont pleins de confiance, tous, m'ont assuré que la révision dévoilera le vrai coupable et que tu seras libéré d'ici peu...

— Je suis innocent, Mathieu... je suis innocent en vérité.

La voix d'Alfred était rauque, ses yeux brillaient fiévreusement; il s'était dressé dans son fauteuil et il parlait passionnément, comme pour convaincre son frère :

— Si la révision ne dévoilait pas mon innocence, ce serait la plus grande injustice... ce n'est pas possible, Mathieu, dis-moi, que tu ne crois pas que tout soit en vain...

Il s'était accroché des deux mains au bras de son frère et, étudiant anxieusement le visage de celui-ci, il supplia :

— Pense donc, Mathieu, si l'on me condamnait de nouveau; si j'avais lutté en vain pour la justice et mon droit, pense à ce que ce serait pour moi que de retourner dans cet enfer, d'être torturé de nouveau par des gens sans pitié, de passer par toutes ces souffrances encore une fois...

Sa voix se brisa et il couvrit ses yeux des deux mains.

Mathieu le secoua par l'épaule :

— Pour l'amour de Dieu !... ne parle pas ainsi, Alfred !... comment peux-tu croire, qu'une chose pareille puisse arriver... Tu es malade en ce moment. Une telle injustice est impossible !

Dreyfus soupira.

— J'ai fait de terribles rêves, cette nuit. Je me voyais à bord d'un des bateaux ramenant les déportés dans l'île et je rêvais qu'on me débarquait, que je me trouvais, de nouveau, dans ma cellule, dans une solitude atroce. On m'avait mis les fers et j'étais enchaîné à un rocher. Le soleil me brûlait et je criais comme un fou. Mais personne ne vint à mon aide, personne ne m'entendait. J'étais seul dans un désert et je savais que j'allais mourir de soif et de faim. Pense donc, Mathieu, si ce rêve était vrai; si, vraiment on devait me renvoyer à l'île du Diable !...

— Comment peux-tu croire de pareilles choses, Alfred? Ne vois-tu pas, qu'on fait tout le nécessaire pour que soit réparé le crime qu'on a commis envers toi. On t'a donné une cellule grande et bien aérée, deux médecins

s'occupent de ta santé et ne te quittent ni jour, ni nuit, on te soigne avec la plus grande attention et on a même permis à Lucie de rester près de toi. C'est une exception, comme tu le sais, et on ne ferait pas cela, si l'on ne voulait pas montrer envers toi de la bonne volonté. Tout cela devrait te montrer clairement, que les gens qui t'ont condamné à tort, essaient maintenant de réparer cette injustice et qu'ils font tout pour te faire oublier les souffrances des dernières années. Cette idée devrait te donner du courage...

— Tu as raison, Mathieu, je ne devrais plus me plaindre, ni accuser personne... Mais tu dois comprendre que j'ai trop souffert les derniers temps et que j'ai éprouvé de trop grandes désillusions, pour ne pas être méfiant. Et la peur d'un nouvel échec me tourmente constamment... j'en rêve toutes les nuits...

— Rassure-toi, Alfred ; sois persuadé que nos amis font le nécessaire pour obtenir le plus tôt possible ta liberté.

— C'est bon de savoir que l'on a des amis luttant pour vous. C'est bon d'apprendre que l'on n'est pas complètement seul dans son malheur. De tous mes amis, c'est toi, Mathieu, qui as été le plus fidèle et je te dois une reconnaissance immense. Je ne sais comment te remercier de tout ce que tu as fait pour moi...

Mathieu fit un geste de la main, comme pour repousser tout remerciement; il était trop modeste pour admettre qu'il avait, en réalité, fait des efforts surhumains pour obtenir la libération de son frère.

— N'en parle pas, Alfred. Tout ce que j'ai fait était tout naturel; c'était mon devoir de lutter pour l'honneur de mon frère.

— Ne dis pas cela! Il y a, dans le monde, bien des frères qui auraient refusé de se compromettre pour celui qui aurait été jugé infâme par tous; certains auraient

même officiellement déclaré ne plus le connaître !

— Je savais trop bien, Alfred, que tu n'étais pas capable d'un tel crime, qu'il était impossible que mon frère soit un espion. Et j'ai lutté de toutes mes forces, pour en convaincre les autres et pour te défendre. J'étais sûr qu'on avait commis une erreur judiciaire et j'ai voulu forcer tes ennemis à le reconnaître. J'espère que tu n'auras plus longtemps à attendre avant d'être réhabilité...

Alfred lui serra les mains :

— Je dois aussi te remercier pour tout ce que tu as fait pour Lucie et les enfants. Que seraient-ils devenus sans toi, Mathieu ?...

— Ne parle pas de cela, Alfred ; tu me contrarierais. Je l'ai fait de bon cœur et parce que j'aime Lucie comme une sœur. Je n'ai jamais cru faire un sacrifice en m'occupant d'elle et des enfants ; ma plus grande joie, pendant ces tristes années, était de me trouver avec Lucie ; avec elle, je pouvais parler de toi et c'est ensemble que nous avons fait des plans pour ta libération. Je serai largement récompensé, lorsque la justice aura enfin éclairé le mystère de ta condamnation et que tu seras réhabilité.

— J'espère que cela se produira bientôt, Mathieu ; je suis si impatient ; il y a des jours où il me semble presque impossible que cela soit vrai, et que la révision du procès ait vraiment lieu.

Il soupira et passa main sur ses yeux.

Mathieu se pencha vers lui :

— Le temps passera, Alfred, encore un peu de patience. Demange et Laborie m'ont, d'ailleurs, prié de te demander de bien vouloir les recevoir... ils ne sont pas venus jusqu'à présent, parce que les docteurs avaient déclaré que leur visite te fatiguerait encore trop. Mais ils voudraient te parler de tous les détails de cette affaire et ils ont besoin de tous les témoignages pour ta

défense. Tous deux sont très impatients de pouvoir prouver ton innocence et ils sont sûrs de leur succès. Tu te souviens qu'ils sont de très bons orateurs et qu'une plaidoirie d'eux, proclamant ton innocence et racontant toutes les souffrances par lesquelles tu as passé depuis des années, révoltera le monde entier. Tu peux être sûr, Alfred, que notre heure est venue, que la justice va, enfin, triompher de toutes les intrigues, de tous les mensonges et de toutes les infamies, qui ont été commises... le monde entier réclamera justice pour toi et s'inclinera devant ton innocence. Aie du courage et crois en l'avenir.

Mathieu serrait les mains de son frère et le considérait avec des yeux brillants d'enthousiasme et de confiance.

Alfred sourit :

— Je veux croire à la victoire, Mathieu, pardonne-moi, si je ne montre pas assez d'enthousiasme... tu me servira d'exemple dans cette lutte finale. Dis à Demange et à Laborie que je les attends.

Mathieu se hâta d'avertir les deux avocats. Dès le lendemain ils arrivèrent à Rennes, et guidés par Mathieu ils se rendirent aussitôt à la prison.

La pensée de revoir les deux hommes, qui avaient lutté pour lui et étaient convaincus de son innocence et prêts à la défendre ouvertement, aida Dreyfus à surmonter cette faiblesse, qui l'assailait encore de temps en temps.

Il les reçut assis dans son fauteuil, près de la fenêtre et leur tendit les deux mains.

Bientôt, les quatre hommes étaient plongés dans une conversation passionnée.

— Vous m'avez défendu contre tout le monde à une époque, où j'étais incapable de me défendre moi-même. On m'avait lié les mains et mes ennemis étaient libres de m'accuser des pires crimes. Vous avez eu le courage

de lutter pour la vérité... je vous en remercie de tout mon cœur.

Laborie repoussa ces remerciements :

— Dès le commencement de votre procès, nous avons été persuadés de votre innocence, mon capitaine. Nous étions sûrs qu'une terrible injustice avait été commise envers vous, une injustice qui sera presque impossible à réparer. Et nous considérons comme notre devoir de lutter pour vous et de prouver votre innocence.

— Nous sommes prêts à lutter jusqu'au bout, affirma Demange; personne ne nous empêchera de réclamer justice pour vous et le monde entier vous acclamera lorsqu'aura lieu la révision de votre procès.

Alfred Dreyfus hocha la tête :

— Ce serait une très grande satisfaction pour moi si le monde entier s'intéressait au résultat de cette révision. On a trop parlé de ma condamnation et j'ai peur qu'on ne se taise lorsque mon innocence sera prouvée...

— Ne craignez rien, capitaine ; le monde entier s'intéresse vraiment à votre affaire. Des reporters de tous les pays sont arrivés à Paris; le bureau de Demange et le mien sont assaillis par des centaines de personnes qui nous demandent des interviews et qui veulent savoir la vérité sur votre cas. Tous les reporters essaient de se rendre compte des machinations qui ont eu lieu dans les coulisses, tous les journaux étrangers publient des articles sur le procès Dreyfus. Il sera désormais impossible de mener la révision secrètement et de ne pas en publier les résultats. Le public réclame ses droits et nous sommes, dès maintenant, convaincus que le peuple est en votre faveur. On parle trop du crime qui a été commis envers vous et l'opinion publique est très sévère pour ceux qui ont mené votre procès.

Alfred Dreyfus ferma un instant les yeux.

Un sourire mélancolique parut sur son visage et il dit lentement :

— L'idée que mon innocence sera prouvée, me semble un rêve, une illusion, qui, d'un moment à l'autre, disparaîtra. Je n'ai pas encore assez de forces, pour pouvoir croire infailliblement au succès de la révision. Pardonnez-moi ma faiblesse, vous mes amis, vous me donnerez de nouvelles forces. Quel bonheur cela devrait être que de sortir libre de cette prison, d'être réhabilité devant le monde entier. Si je pouvais croire seulement à tout ce que vous me dites...

— Soyez-en sûr, capitaine, affirma Demange, le peuple qui vous a jeté des pierres, qui vous a insulté et qui vous a cru coupable, ce même peuple vous acclamera demain, il vous portera en triomphe par les rues de Paris, il vous saluera avec enthousiasme et vous fera une réception royale... Ce peuple réparera les crimes de ses chefs et vous rendra justice.

Alfred Dreyfus sourit :

— Je ne veux pas cela. je ne veux pas de triomphe; j'ai besoin de repos et de paix. L'unique chose que je désire est de trouver un coin paisible, où je pourrai rester avec ma famille et vivre d'une vie tranquille et heureuse. J'ai un tel désir de calme et de bonheur... tous les honneurs publics ne valent pas cela pour moi. J'ai trop souffert ces derniers temps pour attacher de l'importance à un triomphe de ce genre...

— Racontez-nous cela; parlez-nous de vos souffrances...

Les lèvres de Dreyfus se serrèrent dans un mouvement douloureux. Il hésita un instant, puis il se dressa dans son fauteuil et demanda aux deux avocats :

— Dois-je vous raconter toutes les tortures qu'on m'a fait endurer ? Ne vaudrait-il pas mieux se taire et oublier ? Vous n'y pouvez plus rien changer...

— Nous avons besoin de connaître toutes les souffrances, par lesquelles vous avez passé, tout le martyre que vous avez enduré à l'île du Diable, dans cet enfer, où vos bourreaux vous ont envoyé. Nous devons savoir tous les détails, pour pouvoir accuser ceux qui ont permis de commettre un tel crime, qui savaient la vérité et qui n'ont pas protesté. Le peuple doit enfin savoir la vérité sur ses chefs, l'opinion publique les jugera et les condamnera.

Dreyfus fronça les sourcils, ses yeux brillaient et il respira péniblement avant de commencer à voix basse son triste récit.

Il était pâle comme un mort, ses mains se crispèrent et il parla lentement, en faisant un effort surhumain pour garder son calme.

Ce fut un récit atroce.

Dreyfus se passionna de plus en plus, le souvenir de ces jours épouvantables devenait de plus en plus vivant.

Pour la première fois, il raconta toutes les souffrances subies à l'île du Diable, rappela toutes les tortures qu'il avait endurées jour après jour dans cet enfer.

Les avocats étaient affolés.

Mathieu et Lucie avaient les yeux pleins de larmes.

Personne n'avait imaginé le martyre enduré par cet homme; on avait su qu'il souffrait et on l'avait plaint, mais que des êtres humains, aient pu montrer une telle cruauté envers un de leurs semblables, paraissait impossible à ceux qui l'écoutaient. C'était presque incroyable ! Mais l'émotion grandissante de Dreyfus, sa pâleur mortelle, son visage amaigri et ses yeux flamboyants d'indignation, témoignaient mieux que tous les mots de la véracité de son récit.

Lorsqu'il eut terminé, un silence profond se fit.

Lucie se pencha sur lui et prit sa tête dans ses deux mains pour le caresser. Il appuya sur sa poitrine, comme

un enfant qui veut s'endormir sur le sein de sa mère. Doucement, Lucie caressa ses cheveux et lui posa la main sur le front.

— Mon pauvre, pauvre chéri, murmura-t-elle et de lourdes larmes coulaient sur ses joues et tombaient lentement sur les mains crispées d'Alfred Dreyfus.

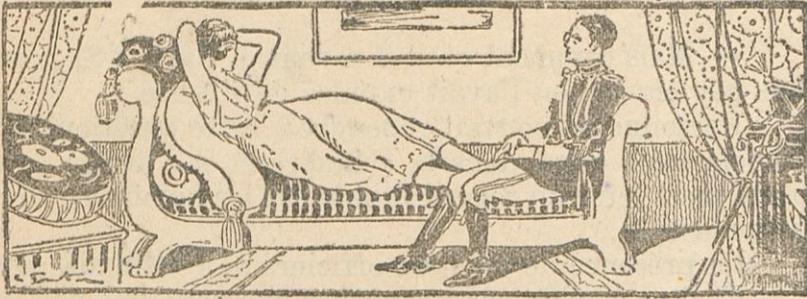
Il releva la tête, effrayé de l'effet que ses paroles avaient eu sur sa femme.

— Ne pleure pas, mon amour; tout cela appartient au passé; nous n'en parlerons plus jamais !

Il lui caressa les joues et essuya les larmes qui coulaient de ses yeux.

Puis, il se tourna vers les avocats et leur dit avec un sourire de reconnaissance :

— Messieurs, vous avez lutté jusqu'à présent pour mon innocence, vous avez mené une lutte acharnée contre mes ennemis et vous avez montré un courage inouï, je vous prie de croire que si vous obtenez ma libération lors de la révision du procès vous n'aurez pas dépensé inutilement vos forces, et n'aurez pas gaspillé votre temps en vain... vous aurez libéré un pauvre innocent, qui a souffert atrocement et a été incapable de se défendre lui-même. Vous avez combattu pour la justice et la vérité, messieurs et le monde entier vous en sera reconnaissant.



## CHAPITRE CDXXV

### QUELLE SERA LA FIN ?

La porte du bureau s'ouvrit et une ordonnance parut sur le seuil pour annoncer :

— Monsieur Dubois demande de parler à l'un de ces messieurs de l'Etat-Major.

Dans la grande pièce, plusieurs officiers travaillaient et lorsque le nom de Dubois résonna l'un d'eux se retourna brusquement et demanda à l'ordonnance :

— Vous avez entendu ce nom-là... Dubois ?

— Oui, mon colonel, c'est cela !

— Faites-le entrer...

L'ordonnance sortit et les autres officiers considérèrent avec étonnement le colonel, qui s'était levé et s'était mis à arpenter la chambre d'un air inquiet.

Soudain, il demanda :

— N'est-ce pas cet homme qui a travaillé autrefois pour l'Etat-Major ? Je crois me rappeler vaguement ce nom...

— Vous avez raison, mon colonel, c'était bien Dubois..

— Mais comment ose-t-il revenir à Paris ? Si je ne fais pas erreur, on l'avait expulsé de France.

Personne ne pouvait répondre à cette question, car Dubois était entré dans la chambre et il s'arrêta à la porte pour jeter un regard rapide sur les hommes qui se trouvaient là.

La présence de tous ces officiers ne l'intimida pas.

Et il ne sembla pas remarquer que personne ne s'était levé à son entrée, ni ne l'avait salué.

D'un air très assuré, il s'approcha du colonel, s'inclina et se présenta. Puis il attendit avec un sourire un peu ironique.

Le colonel le fixa d'un regard perçant et demanda d'un ton glacial :

— Que voulez-vous de moi ? Comment osez-vous revenir à Paris ? Croyez-vous qu'on ne sait pas que vous avez été expulsé ?

— Mon colonel, je vous prie de me parler sur un autre ton ; je ne puis accepter de répondre à de semblables questions.

Le colonel sursauta ; son visage était rouge de colère et il s'écria :

— Quelle est cette insolence ? Que voulez-vous dire, monsieur ? Faites un peu attention à vos paroles, je vous préviens, que je puis vous faire arrêter à l'instant même, si vous continuez ainsi.

— Et je vous préviens, mon colonel, que cela serait bien imprudent de votre part ; je vous conseille de vous calmer et de me parler raisonnablement...

Le colonel était tellement ébahi de cette insolence, que pendant un instant, il ne trouva pas de mots pour lui répondre.

Enfin, il dit lentement, en appuyant sur les mots :

— Vous avez peut-être oublié que vous avez été expulsé de France et que vous n'avez pas le droit de revenir à Paris ?